

Comtesse de Ségur

Après la pluie,
le beau temps



Après la pluie, le beau temps

[Après la pluie, le beau temps](#)

[I - Les fraises](#)

[II - La visite](#)

[III - Encore les fraises](#)

[IV - La bonne se plaint de Georges](#)

[V - Le départ de Georges décidé](#)

[VI - Ramoramor](#)

[VII - Hostilités de Georges contre Rame](#)

[VIII - Georges se dessine de plus en plus](#)

[IX - Georges entre au collège](#)

[X - Première sortie de Georges](#)

[XI - Mademoiselle Primerose change de logement](#)

[XII - Aigres adieux des deux amies](#)

[XIII - Installation de mademoiselle Primerose. :](#)

[Éducation de Geneviève.](#)

[XIV - Seconde sortie de Georges et de Jacques](#)

[XV - Portrait de Rame. : L'habit rouge.](#)

[XVI - Portrait de Rame corrigé par Georges](#)

[XVII - Faiblesse paternelle](#)

[XVIII - Plaisance devient désert](#)

[XIX - Années de pensionnat et de collège](#)

[XX - Georges et Geneviève](#)

[XXI - Événement fatal](#)

[XXII - Scène terrible](#)

[XXIII - Maladie de Geneviève](#)

[XXIV - Horrible fausseté de Georges](#)

[XXV - Lettre de Georges, départ de Geneviève](#)

[XXVI - Colère de M. Dormère père et fils](#)

[XXVII - Retour de Jacques](#)

[XXVIII - Bonheur de Geneviève](#)

[XXIX - Jacques et Geneviève s'entendent à l'amiable](#)

[XXX - Explication complète](#)

[XXXI - Affaires terminées. : Correspondance aigre-douce.](#)

[XXXII - Nouvelle inquiétude](#)

[XXXIII - La punition](#)

[XXXIV - Décision imprévue](#)

[XXXV - Le mariage](#)

[XXXVI - Grand chagrin](#)

[XXXVII - Fin de M. Dormère, de Georges et du livre](#)

[Page de copyright](#)

Après la pluie, le beau temps

Comtesse de Ségur

Après la pluie, le beau temps

À mon arrière-petit-fils Paul de Belot

Tu es, cher enfant, mon premier arrière-petit-fils, comme ta maman a été ma première petite-fille. C'est à elle que j'ai dédié mon premier volume ; c'est à toi que je dédie le dernier et vingtième ouvrage, qui se trouve représenter le nombre de mes petits-enfants.

Je te souhaite, très cher enfant, d'être en tout semblable à ton excellente maman.

Je te bénis en finissant ma carrière littéraire. Prie pour moi quand je ne serai plus de ce monde.

Puissent tous mes lecteurs en faire autant : le bon Dieu aime les prières des enfants.

Ta Grand'mère qui t'aime,

Sophie Rostopchine Comtesse de SÉGUR.

Les Nonettes, 1871, 8 septembre.

I - Les fraises

GEORGES. - Geneviève, veux-tu venir jouer avec moi ? Papa m'a donné congé parce que j'ai très bien appris toutes mes leçons.

GENEVIÈVE. - Oui, je veux bien ; à quoi veux-tu jouer ?

GEORGES. - Allons dans le bois chercher des fraises.

GENEVIÈVE. - Alors je vais appeler ma bonne.

GEORGES. - Pourquoi cela ? Nous pouvons bien aller seuls, c'est si près.

GENEVIÈVE. - C'est que j'ai peur...

GEORGES. - De quoi astu peur ?

GENEVIÈVE. - J'ai peur que tu ne fasses des bêtises, tu en fais toujours quand nous sommes seuls.

GEORGES. - Je t'assure que je n'en ferai plus, ma petite Geneviève ; nous cueillerons tranquillement des fraises ; nous les mettrons sur des feuilles dans ton panier et nous les servirons à papa pour le dîner.

GENEVIÈVE. - Oui ! c'est très bien ! c'est une bonne idée que tu as là. Mon oncle aime beaucoup les fraises des bois ; il sera bien content.

GEORGES. - Partons vite alors ; ce sera long à cueillir.

Georges se précipita hors de la chambre, suivi par Geneviève ; tous deux coururent vers le petit bois qui était à cent pas du château. D'abord ils ne trouvèrent pas beaucoup de fraises ; mais, en avançant dans le bois, ils en trouvèrent une telle quantité, que leur panier fut bientôt plein. Enchantés de leur récolte, ils s'assirent sur la mousse pour couvrir de feuilles le panier ; après quoi Geneviève pensa qu'il était temps de rentrer.

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils entendirent la cloche sonner le premier coup du dîner.

« Déjà, dit Georges ; rentrons vite pour ne pas être en retard. »

GENEVIÈVE. - Je crains que nous ne soyons en retard tout de même, car nous sommes très loin. Astu entendu comme la cloche sonnait dans le lointain ?

GEORGES. - Oui, oui. Pour arriver plus vite, allons à travers bois ; nous sommes trop loin par le chemin.

GENEVIÈVE. - Tu crois ? mais j'ai peur de déchirer ma robe dans les ronces et les épines.

GEORGES. - Sois tranquille ; nous passerons dans les endroits clairs sur la mousse.

Geneviève résista encore quelques instants, mais, sur la menace de Georges de la laisser seule dans le bois, elle se décida à le suivre et ils entrèrent dans le fourré ; pendant quelques pas ils marchèrent très facilement ; Georges courait en avant, Geneviève suivait. Une ronce accrochait de temps en temps Geneviève, qui tirait sa robe et rattrapait Georges ; bientôt les ronces et les épines devinrent si serrées que Georges lui-même passait difficilement. Geneviève avait déjà entendu craquer sa robe plus d'une fois, mais elle avançait toujours ; enfin elle fut obligée de traverser un fourré si épais qu'elle se trouva dans l'impossibilité d'aller plus loin.

« Georges, Georges ! cria-t-elle, viens m'aider ; je ne peux pas avancer ; je suis prise dans des ronces. »

GEORGES. - Tire ferme ; tu passeras.

GENEVIÈVE. - Je ne peux pas ; les épines m'entrent dans les bras, dans les jambes. Viens, je t'en prie, à mon secours.

Georges, ennuyé par les cris de détresse de Geneviève, revint sur ses pas. Au moment où il la rejoignit, le second coup de cloche se fit entendre.

GENEVIÈVE. – Ah ! mon Dieu ! le second coup qui sonne. Et mon oncle qui n'aime pas que nous le fassions attendre. Oh ! Georges, Georges, tiremoi d'ici ; je ne puis ni avancer ni reculer.

Geneviève pleurait. Georges s'élança dans le fourré, saisit les mains de Geneviève et, la tirant de toutes ses forces, il parvint à lui faire traverser les ronces et les épines qui l'entouraient. Elle en sortit donc, mais sa robe en lambeaux, ses bras, ses jambes, son visage même pleins d'égratignures. Aucun des deux n'y fit attention ; le bois s'éclaircissait, le temps pressait ; ils arrivèrent à la porte au moment où M. Dormère les appelait pour dîner. Quand ils apparurent rouges, suants, échevelés, Geneviève traînant après elle les lambeaux de sa robe, Georges le visage égratigné et son pantalon blanc verdi par le feuillage qu'il lui avait fallu traverser avec difficulté, M. Dormère resta stupéfait.

M. DORMÈRE. – D'où venez-vous donc ? Que vous est-il arrivé ?

GEORGES. – Nous venons du bois, papa ; il ne nous est rien arrivé.

M. DORMÈRE. – Comment, rien ? Pourquoi estu vert des pieds à la tête ? Et toi, Geneviève, pourquoi es-tu en loques et égratignée comme si tu avais été enfermée avec des chats furieux ?

Georges regarde Geneviève et ne répond pas.

Geneviève baisse la tête, hésite et finit par dire : « Mon oncle,... ce sont les ronces,... ce n'est pas notre faute. »

M. DORMÈRE. – Pas votre faute ? Pourquoi as-tu été dans les ronces ? Pourquoi y astu fait aller Georges, qui te suit partout comme un imbécile ?

Geneviève espérait que Georges dirait à son père que ce n'était pas elle, mais bien lui qui avait voulu aller à travers bois. Georges continuait à se taire ; M. Dormère paraissait de plus en plus fâché. Geneviève, en espérant l'adoucir, lui présenta le panier de fraises et dit :

« Nous voulions vous apporter des fraises des bois, que vous aimez beaucoup, mon oncle. Si vous voulez bien en goûter, vous nous ferez grand plaisir. »

M. DORMÈRE. - Je ne tiens pas à vous faire plaisir, mademoiselle, et je ne veux pas de vos fraises. Emportez-les.

Et d'un revers de main M. Dormère repoussa le panier, qui tomba par terre ; les fraises furent jetées au loin. Geneviève poussa un cri.

M. DORMÈRE. - Eh bien ! allez-vous crier maintenant comme un enfant de deux ans ? Laissez tout cela ; allez vous débarbouiller et changer de robe. Viens dîner, Georges ; il est tard.

M. Dormère passa dans la salle à manger avec Georges pendant que Geneviève alla tristement retrouver sa bonne, qui la reçut assez mal.

LA BONNE. - Encore une robe déchirée ! Mais, mon enfant, si tu continues à déchirer une robe par semaine, je n'en aurai bientôt plus à te mettre, et ton oncle sera très mécontent.

GENEVIÈVE. - Pardon, ma bonne ; Georges a voulu revenir à travers le bois ; les ronces et les épines ont déchiré ma robe, ma figure et mes mains. Et mon oncle m'a grondée.

LA BONNE. - Et Georges ?

GENEVIÈVE. - Il n'a rien dit à Georges ; il l'a emmené dîner.

LA BONNE. - Mais est-ce que Georges n'a pas cherché à t'excuser ?

GENEVIÈVE. - Non, ma bonne ; il n'a rien dit.

- C'est toujours comme ça, murmura la bonne ; c'est lui qui fait les sottises, elle est grondée, et lui n'a rien.

Pélagie débarbouilla le visage saignant de Geneviève, lui enleva quelques épines restées dans les égratignures, la changea de robe et l'envoya dans la salle à manger.

Au dessert on servit des fraises du potager ; elle regarda son oncle.

M. DORMÈRE, avec ironie. - Vous voyez, mademoiselle, qu'on n'a pas besoin de votre aide pour avoir des fraises qui sont bien meilleures que les vôtres.

GENEVIÈVE. - Je le sais bien, mon oncle, mais nous avons pensé que vous préféreriez les fraises des bois.

M. DORMÈRE. - Pourquoi dites-vous nous ? Vous cherchez toujours à mettre Georges de moitié dans vos sottises.

GENEVIÈVE. - Je dis la vérité, mon oncle. N'est-ce pas, Georges, que c'est toi qui m'as demandé d'aller dans le bois chercher des fraises ?

GEORGES, embarrassé. - Je ne me souviens pas bien. C'est possible.

GENEVIÈVE. - Comment, tu as oublié que... ?

M. DORMÈRE, impatienté. - Assez, assez ; finissez vos accusations, mademoiselle. Rien ne m'ennuie comme ces querelles, que vous recommencez chaque fois que vous avez fait une sottise qui vous fait gronder.

Geneviève baissa la tête en jetant un regard de reproche à Georges ; il ne dit rien, mais il était visiblement mal à l'aise et n'osait pas regarder sa cousine.

II - La visite

Après le dîner, M. Dormère se retira au salon et se mit à lire ses journaux qu'il n'avait pas achevés ; les enfants restèrent dehors pour jouer. Mais Geneviève était triste ; elle restait assise sur un banc et ne disait rien. Georges allait et venait en chantonnant ; il avait envie de parler à Geneviève, mais il sentait qu'il avait été lâche et cruel à son égard.

Pourtant, comme il s'ennuyait, il prit courage et s'approcha de sa cousine.

« Veux-tu jouer, Geneviève ? »

GENEVIÈVE. - Non, Georges, je ne jouerai pas avec toi : tu me fais toujours gronder.

GEORGES. - Je ne t'ai pas fait gronder : je n'ai rien dit.

GENEVIÈVE. - C'est précisément pour cela que je suis fâchée contre toi. Tu aurais dû dire à mon oncle que c'était toi qui étais cause de tout, et tu m'as laissé accuser et gronder sans rien dire. C'est très mal à toi.

GEORGES. - C'est que..., vois-tu, Geneviève, ... j'avais peur d'être grondé aussi ; j'ai peur de papa.

GENEVIÈVE. - Et moi donc ? J'en ai bien plus peur que toi. Toi tu es son fils, et il t'aime. Moi, il ne m'aime pas, et je ne suis que sa nièce.

GEORGES. - Oh ! Geneviève, je t'en prie, pardonne-moi ; une autre fois je parlerai ; je t'assure que je dirais tout.

GENEVIÈVE. - Tu dis cela maintenant ! tu as dit la même chose le jour où le renard a déchiré ma robe avec ses dents. Je ne te crois plus.

GEORGES. - Ma petite Geneviève, je t'en prie, crois-moi et viens jouer.

Geneviève, un peu attendrie, était sur le point de céder, quand une voiture parut dans l'avenue et, arrivant au grand trot, s'arrêta devant le perron.

Une jeune dame élégante descendit de la calèche, suivie d'une petite fille de huit ans, de l'âge de Geneviève, d'un petit garçon de douze ans, de l'âge de Georges, et d'une grosse petite dame d'environ trente ans, laide, couturée de petite vérole, mais avec une physionomie aimable et bonne qui la rendait agréable.

Ce fut elle qui s'approcha la première de Geneviève. « Bonjour, ma petite ; comme vous êtes gentille ? Où est donc votre oncle ? Bonjour, Georges. Ah ! comme vous voilà vert ! Une vraie perruche ! Vert de la tête aux pieds. Comment vous laissez-vous habillé si drôlement ? Ha, ha, ha ! Viens donc voir, Cornélie. Un vrai gresset. Vois donc, Hélène ; ne va pas te mettre comme cela, au moins. »

Mme de Saint-Aimar s'approcha à son tour, embrassa Georges très affectueusement et dit : « Mais il est très gentil comme cela ! À la campagne, est-ce qu'on fait dix toilettes par jour ? C'est très bien de ne pas avoir de prétentions ; il sera tombé dans l'herbe probablement. »

GENEVIÈVE. – Non, madame, c'est en m'aidant à me tirer des ronces qui me déchiraient, que le pauvre Georges s'est sali et un peu écorché.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Comme c'est gentil ce que vous dites là, Geneviève. Vois, Louis, comme elle est généreuse ; comme elle excuse gentiment ceux qu'elle aime ! Charmante enfant !

Elle embrassa encore Geneviève et entra avec sa grosse cousine dans le salon.

« Bonjour, cher monsieur, dit-elle en tendant la main à M. Dormère. Nous venons d'embrasser vos enfants ; ils sont charmants. »

MADemoiselle PRIMEROSE. - Bonjour, mon cousin. Quelle drôle de mine a votre garçon ! Comment la bonne le laisse-t-elle arrangé en gresset ? Voulezvous que j'aïlle la chercher pour le rhabiller ?

La cousine Primerose, sans attendre la réponse de M. Dormère, sortit du salon et monta lestement chez la bonne.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Bonjour, ma chère Pélagie ; je viens vous avertir que Georges n'est pas tolérable avec ses habits tout verts. Il faut que vous le fassiez changer de tout ; la petite est très propre ; vous la soignez celle-là, c'est bien : mais vous négligez trop le garçon ; il est tout honteux de sa verdure ; il ne lui manque que des plumes pour être perruche ou perroquet.

PÉLAGIE. - Je ne savais pas, mademoiselle, que Georges eût besoin d'être changé. La petite était rentrée avec sa robe en lambeaux, mais Georges n'est pas venu.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Ah ! pourquoi cela ?

PÉLAGIE. - Je n'en sais rien, mais je vais le chercher.

MADemoiselle PRIMEROSE. - J'y vais avec vous, ma bonne Pélagie ; nous lui ferons raconter la chose.

Mlle Primerose, enchantée d'apprendre du nouveau pour en faire quelque commérage, descendit l'escalier plus vite que la bonne et parut au milieu des enfants, qui jouaient au croquet.

« Venez vite, cria-t-elle à Georges ; votre bonne vous cherche pour vous habiller. Mais venez donc ; vous nous raconterez ce qui vous est arrivé. »

GEORGES. - Il ne m'est rien arrivé du tout ; je n'ai rien à raconter, ma cousine.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Si j'en crois un mot, je veux bien être pendue. Va, va t'habiller ; nous nous passerons bien de toi, mon garçon. Je vais prendre ton jeu au croquet ; et sois tranquille, je te gagnerai ta partie.

Georges, étonné et ennuyé, obéit pourtant à la bonne, qui l'appelait. Pendant sa courte absence, Mlle

Primerose ne perdit pas son temps ; en jouant au croquet aussi lourdement et maladroitement que le faisait supposer sa grosse taille, elle questionna habilement Geneviève et apprit ainsi ce qui s'était passé, excepté le mécontentement de M. Dormère et le vilain rôle qu'avait joué Georges en présence de son père.

Quand Georges revint, elle lui remit son maillet de croquet.
MADEMOISELLE PRIMEROSE. - Je n'ai pas eu de bonheur, mon ami ; j'ai perdu votre partie. Mais j'ai gagné à votre absence de savoir toute votre aventure du bois et des fraises.

Georges devint très rouge ; il lança un regard furieux à la pauvre Geneviève. Mlle Primerose retourna au salon, pendant que les enfants recommençaient une partie de croquet. « Mon cher cousin, dit-elle en entrant au salon, je viens justifier le pauvre Georges ; je sais toute l'histoire : il ne mérite pas d'être grondé pour avoir sali ses habits ; au contraire, il mérite des éloges, car c'est en secourant Geneviève, qui ne pouvait sortir des ronces où elle était imprudemment entrée, qu'il s'est verdi à l'état de gresset. »

M. DORMÈRE. - Je le sais, ma cousine, et je n'ai pas grondé Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. - Mais... qui avez-vous grondé, car vous avez grondé quelqu'un ?

M. DORMÈRE. - J'ai grondé Geneviève, qui méritait d'être grondée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. - Qu'a-t-elle donc fait, la pauvre fille ?

M. DORMÈRE. - C'est elle qui a poussé, presque obligé Georges à entrer dans le bois pour manger des fraises, comme si elle n'en avait pas assez dans le jardin, et plus tard c'est elle qui a voulu revenir au travers des ronces.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. - Ta, ta, ta. Qu'est-ce que vous dites donc, mon pauvre cousin ; c'est au contraire elle qui ne voulait pas, et c'est Georges qui l'a

voulu. Je vois que vous n'êtes pas bien informé de ce qui se passe chez vous. Moi qui suis ici depuis une demi-heure, je suis plus au courant que vous.

M. DORMÈRE. - Me permettez-vous de vous demander, ma cousine, par qui vous avez été si bien informée ?

MADemoiselle PRIMEROSE. - Par Geneviève elle-même.

M. DORMÈRE. - Je ne m'étonne pas alors que l'histoire vous ait été contée de cette manière ; Geneviève a toujours le triste talent de tout rejeter sur Georges.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Mais, au contraire ; elle a parlé de Georges avec éloge, avec grand éloge, et si je vous en ai parlé, c'est qu'elle m'avait avoué que vous n'étiez pas content et je croyais que c'était Georges que vous aviez grondé. Et par le fait il le méritait un peu, quoi qu'en dise Geneviève.

M. Dormère, un peu surpris, ne répondit pas, pour ne pas accuser Georges, dont il comprit enfin le silence. Mlle Primerose retourna près des enfants pour tâcher de mieux éclaircir l'affaire, qui lui semblait un peu brouillée du côté de Georges.

Elle trouva Geneviève en larmes ; Georges boudait dans un coin ;

Louis et Hélène cherchaient à consoler Geneviève.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il encore ? qu'est-ce que c'est ?

- Ce n'est rien, ma cousine ; je me suis fait mal à la jambe, répondit Geneviève en essuyant ses larmes.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Et pourquoi Georges boude-t-il tout seul près du mur ?

HÉLÈNE. - Parce que, Louis et moi, nous lui avons dit qu'il était méchant et que nous ne voulions plus jouer avec lui.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Pourquoi lui avez-vous dit cela ?

LOUIS. - Parce qu'après avoir dit beaucoup de choses désagréables à la pauvre Geneviève, qui ne lui

répondait rien, il lui a donné un grand coup de maillet dans les jambes. Hélène et moi, nous nous sommes fâchés ; nous avons chassé Georges et nous sommes revenus consoler la pauvre Geneviève qui pleurait.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Méchant garçon, va ! Tu mériterais que j'aie raconté tout cela à ton père, qui te croit si bon.

GENEVIÈVE, effrayée. - Non, non, ma cousine, ne dites rien à mon oncle : il punirait le pauvre Georges.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Punir Georges ! ton oncle ! Laisse donc ! il gronderait à peine.

GENEVIÈVE. - Et puis, ma cousine, Georges n'a pas fait exprès de me taper. J'étais trop près de sa boule, et il m'a attrapé la jambe au lieu de la boule.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Ça m'a l'air d'une mauvaise excuse. Voyons, Georges, parle ; est-ce vrai ce que dit Geneviève ?

GEORGES, très bas. - Oui, ma cousine.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Alors pourquoi n'es-tu pas venu l'embrasser et lui demander pardon ?

GEORGES. - Je n'ai pas eu le temps ; Louis et Hélène se sont jetés sur moi en me disant : « Méchant, vilain, va-t'en ! » Et ils m'ont chassé.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Tant mieux pour toi si tu dis vrai. Et si tu mens, tu es encore plus méchant que ne le croient Louis et Hélène. Allons, embrassez-vous et que tout soit fini.

Geneviève alla au-devant de Georges qui s'approchait d'elle pour l'embrasser ; et la cousine, au lieu de retourner au salon, monta chez la bonne pour la questionner sur Georges, dont elle commençait à n'avoir pas très bonne opinion. Une heure après, Mme de Saint Aimar demanda sa voiture et partit avec Mlle Primerose, Louis et Hélène. M. Dormère accompagnait ces dames.

MADAME DE SAINT AIMAR. - Ainsi donc, à après-demain ; nous vous attendons à déjeuner avec vos enfants ; soyez

exact : à onze heures et demie.

M. DORMÈRE. - Je n'y manquerai pas, chère madame.
Adieu, ma cousine.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Adieu, mon cousin ; et
soyez de plus belle humeur : aujourd'hui vous avez l'air
d'un pacha qui va faire couper des têtes.

MADAME DE SAINT AIMAR. - Quelles idées vous
avez, Cunégonde. M. Dormère a, comme toujours, l'air
aimable et bon.

MADemoiselle PRIMEROSE. - Surtout dans ce moment--
ci, où il fronce le sourcil comme un sultan.

III - Encore les fraises

Le surlendemain, la bonne mit aux enfants leurs beaux vêtements ; ils avaient encore une heure à attendre : Geneviève se mit à lire et Georges s'amusa à ouvrir tous les tiroirs de sa cousine et à examiner ce qu'ils contenaient. En ouvrant une petite armoire il poussa une exclamation de surprise.

GEORGES. - Geneviève, viens voir ; nous ne comprenions pas pourquoi cela sentait si bon ici ; le panier de fraises d'avant-hier est enfermé dans ton armoire de poupée.

Geneviève accourut et trouva en effet les fraises un peu écrasées, mais proprement rangées sur des feuilles dans le panier.

GENEVIÈVE. - Tiens ! Qui est-ce qui a mis ces fraises dans ce tiroir ? Et comment sont-elles dans le panier, puisque mon oncle les a jetées par terre ? Ma bonne, sais-tu qui les a apportées et serrées là dedans ?

LA BONNE. - Oui, et j'ai oublié de te le dire. C'est Julie, la fille de cuisine ; elle passait devant la porte juste au moment où Monsieur a jeté le panier. Quand il est entré avec Georges dans la salle à manger, elle a pensé que vous seriez bien aises de les retrouver ; elle les a proprement ramassées avec une cuiller, ce qui a été facile à faire, puisque le panier était tombé sens dessus dessous avec les fraises ; elle n'a laissé que celles qui se sont trouvées écrasées et qui touchaient au pavé ; elle a tout nettoyé et elle me les a données quand j'ai été dîner.

GENEVIÈVE. - Oh ! merci, ma bonne. Comme Julie est bonne ! Dis-lui que je la remercie bien.

GEORGES. - Nous allons les manger.